



Le renouveau indien aux Etats-Unis

Quel a été, selon vous, l'élément déclencheur du renouveau indien aux Etats-Unis ?

Joëlle Rostkowski * : Il y a eu plusieurs éléments déclencheurs. En 1900, il n'y avait plus dans le pays qu'environ 250 000 Amérindiens et on pensait qu'ils étaient voués à disparaître totalement par assimilation. Or on peut considérer qu'il y en a aujourd'hui quelque 4,5 millions. Ils ont connu un redressement tout à fait spectaculaire sur le plan démographique et ont acquis une reconnaissance notable du point de vue social, politique et culturel.

Leur situation a commencé à s'améliorer à partir des années 1930 sous l'impulsion du président démocrate Franklin D. Roosevelt et de son commissaire aux Affaires indiennes, John Collier, lequel a déclaré que les Indiens devaient être confortés dans leurs droits territoriaux.

Il s'agit là d'un retournement historique car on estimait auparavant que les réserves, terres de pauvreté, devaient être peu à peu supprimées. Sous l'impulsion de John Collier, qui était convaincu que les cultures indiennes faisaient partie intégrante de l'histoire de l'Amérique, le gouvernement fédéral a au contraire décidé qu'il fallait que les communautés autochtones puissent continuer d'exister. A partir de cette date, on a reconsidéré l'objectif de liquider les territoires indiens.

Le deuxième élément déclencheur a été la coopération des Indiens aux deux conflits mondiaux. On a apprécié leur participation aux combats de la Première Guerre mondiale, alors que nombre d'entre eux n'étaient même pas encore citoyens. En effet, c'est en 1924 que tous les Indiens ont obtenu la citoyenneté américaine. Mais c'est surtout la guerre de 1939-1945 qui a eu un impact décisif sur leur condition. Quelque 30 000 Amérindiens ont participé au conflit et ils ont constitué le groupe ethnique qui a obtenu - proportionnellement - le plus de médailles. Le drame de ces soldats, qui ont combattu sous le drapeau américain et sont souvent retombés dans la misère à leur retour au pays, a éveillé une profonde sympathie et contribué à faire réclamer pour eux des droits plus importants.



Le dernier élément a été le mouvement pour les droits civiques des années 1960. Une politique extrêmement conservatrice avait été appliquée aux Amérindiens pendant les années 1950. On voulait à nouveau liquider les réserves, en poussant les Indiens à s'installer en ville, et supprimer le régime de tutelle qui faisait d'eux les protégés du gouvernement fédéral. Or ne plus dépendre du pouvoir fédéral et tomber sous la coupe des Etats était pour eux une très mauvaise nouvelle.

Ces années-là ont donc été une période très noire pour les Amérindiens. C'est pourquoi, au moment de la lutte pour les droits civiques, dans les années 1960, ils se sont rapprochés d'autres groupes ethniques - notamment des militants noirs du Black Power - et ont commencé à militer pour leur reconnaissance.

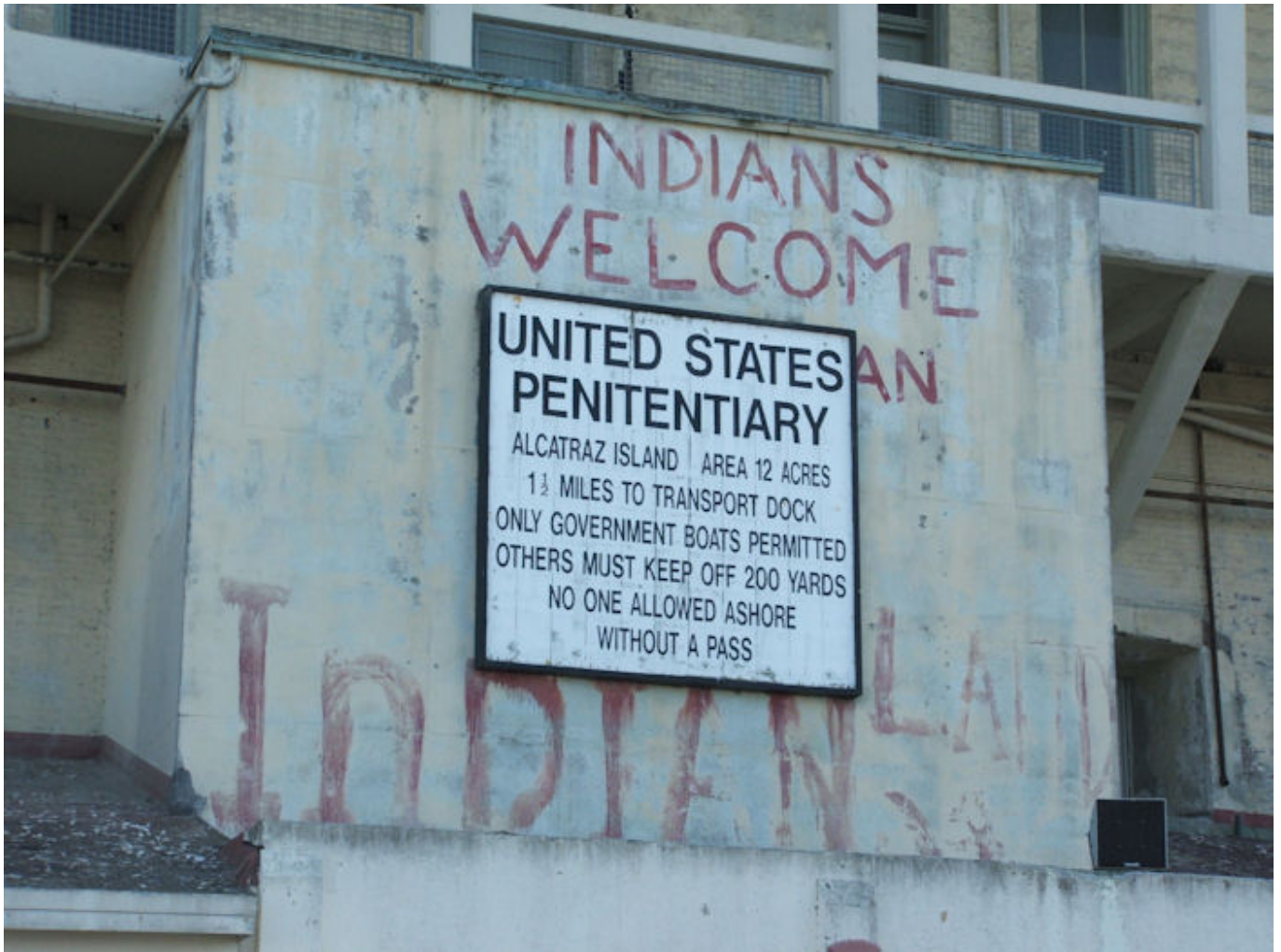
Le mouvement indien des années 1960 était-il homogène ?

Non, le mouvement indien se composait de groupes de tendances diverses, tels le Congrès national des Indiens d'Amérique (créé en 1944), le Conseil national de la jeunesse indienne (créé en 1968) et l'[American Indian Movement](#) (fondé la même année), qui constituait l'aile la plus à gauche et la plus militante de la contestation indienne.

Tout le talent des militants du mouvement indien a été d'organiser des manifestations

symboliques dans des lieux de mémoire qui avaient une signification particulière dans la conscience américaine.

Il y a eu tout d'abord, en 1969, l'occupation d'Alcatraz, ancienne prison désaffectée qui constituait une métaphore saisissante de la condition des Indiens dans les réserves. Il y a eu ensuite l'occupation du Bureau des affaires indiennes de Washington en 1972, destinée à montrer que ce BIA était inefficace et n'aidait pas à améliorer la condition indienne.



Le point culminant de ce mouvement de contestation a été, en 1973, [l'occupation du village de Wounded Knee](#), qui était un lieu fortement symbolique. C'est en effet là que l'écrasement des Sioux par les troupes fédérales, en 1890, a marqué la fin de la conquête de l'Ouest. Les militants indiens ont choisi d'occuper ce village, situé dans la réserve sioux de Pine Ridge ([Dakota du Sud](#)), pour dénoncer le gouvernement en place et montrer au monde la condition déplorable qui était réservée aux Indiens.



Ces manifestations spectaculaires, pour la plupart sans violence, ont beaucoup ému le peuple américain et ont suscité une vague de sympathie dans l'opinion publique. Dans l'ensemble, ce courant de sympathie prodigieux en faveur des Indiens a duré jusqu'au milieu des années 1970. Puis une sorte de lassitude a saisi le pays. Beaucoup d'Américains ont commencé à penser que les premiers Américains avaient finalement beaucoup de privilèges: ils possédaient des territoires autonomes, avaient un lien privilégié avec le gouvernement fédéral et recevaient des subsides du gouvernement. A partir de là, il y a eu comme un choc en retour qui a contraint le militantisme indien à se transformer.

Qu'est devenu le militantisme indien aujourd'hui ?

On peut dire que les Indiens sont entrés dans une nouvelle phase de résistance. La contestation passionnée des décennies 1960 et 1970 n'existe plus. Aujourd'hui, les revendications des militants indiens sont davantage juridiques, pragmatiques et culturelles. Les militants sont engagés dans la négociation plutôt que dans des manifestations spectaculaires. Concernant l'American Indian Movement, ses militants se sont un peu éparpillés: [Russel Means](#) s'est consacré à une carrière d'acteur de cinéma, [Dennis Banks](#) est devenu entrepreneur et [John Trudell](#) chanteur et poète.

Cela ne signifie pas pour autant que le militantisme indien soit mort. Il existe encore beaucoup de militants qui continuent d'agir. Je pense par exemple aux juristes. On sait que ces derniers

disposent d'un pouvoir considérable dans la société américaine. C'est la même chose, aujourd'hui, pour les juristes indiens.

Parmi les cabinets de juristes les plus engagés à l'international, on peut citer l'Indian Law Resource Center, une ONG créée par Robert Coulter qui défend les droits des Indiens à l'ONU. D'autres juristes amérindiens enseignent le droit des peuples autochtones dans les universités. Ce sont des militants pragmatiques qui œuvrent au cas par cas en faveur de la défense des droits historiques des Indiens.

Il y a donc un vrai travail qui continue de se faire. Il est certes moins spectaculaire et passionne moins les médias, mais c'est un travail concret qui a permis et permet encore aux Indiens, qui étaient, selon l'expression du président Johnson, "les Américains oubliés", d'acquérir une véritable reconnaissance.

Ainsi, depuis 1978, les tribus indiennes peuvent engager une action en justice pour obtenir la reconnaissance fédérale. C'est d'ailleurs ce qu'ont fait les Indiens [Pequots Mashantuckets](#), qui l'ont obtenue en 1983. Voilà un exemple d'action juridique qui a été couronnée de succès. Et c'est grâce à cette reconnaissance fédérale et à la loi de 1988 autorisant la création d'établissements de jeu en terres indiennes qu'ils ont ensuite obtenu le droit de créer le gigantesque casino de Foxwood, dans le Connecticut. Résultat, les Indiens Pequots sont aujourd'hui millionnaires et mécènes.

Il existe de nombreux autres exemples d'actions en justice, par exemple, celle visant à défendre les réserves contre les menaces d'exploitation et de pollution. Parmi ces menaces: l'exploitation mal contrôlée des ressources minérales, des projets touristiques envahissants ou encore des tentatives visant à les transformer en décharges. Les réserves indiennes étant encore très pauvres, on propose souvent aux Indiens d'y entreposer des déchets nucléaires. Au cours de ces dernières années, des dissensions internes sont apparues car certains chefs des conseils tribaux ont été tentés d'accepter ces propositions pour accroître les revenus de leur communauté. Des conflits ont aussi été provoqués par la question épineuse de l'accès aux sites sacrés indiens. De nombreux juristes cherchent à négocier des voies d'accès à ces sites sacrés lorsqu'ils se trouvent en dehors des réserves.

On a également assisté à l'émergence d'une nouvelle élite dans les domaines littéraire et artistique. Il y a aujourd'hui un assez grand nombre d'écrivains amérindiens qui non seulement sont reconnus, mais occupent une place éminente dans le marché de l'édition. Les éclaireurs ont été Scott Momaday, qui a reçu le prix Pulitzer en 1969 pour son ouvrage *La Maison de l'aube*, et Vine Deloria, essayiste très brillant qui a été l'un des théoriciens du mouvement de contestation indien des années 1960. Il est décédé en 2005. Ce sont eux qui ont ouvert la voie aux jeunes générations. Dans leur sillage, on peut citer des auteurs comme James Welsh, Leslie Silko, Sherman Alexie, Gerald Vizenor, Louise Erdrich.



Sur le plan artistique, les créateurs ne veulent plus se contenter de perpétuer la tradition, mais souhaitent se faire une place sur le marché de l'art contemporain. Certains, comme Bill Reid, Fritz Scholder ou Allan Houser sont déjà bien connus sur le marché de l'art américain. Chacun à sa façon réalise de brillantes synthèses des thèmes traditionnels et des modes d'expression contemporains.

Ce qui est particulièrement intéressant c'est de noter l'éclectisme des élites amérindiennes. Le juriste Richard West est devenu directeur du Musée national des Indiens d'Amérique de Washington, l'écrivain Scott Momaday est aussi peintre, Ben Nighthorse Campbell, sénateur du Colorado jusqu'en 2005, est également créateur de bijoux, quant aux romanciers, ils tiennent à demeurer poètes. Cette façon d'embrasser plusieurs disciplines en parallèle me paraît liée à une conception particulière de la réussite et à l'idée que les Amérindiens se font d'une vie aboutie. Ils expriment souvent le désir de ne pas poursuivre la route étroite du succès individuel dans une seule branche, mais d'explorer d'autres voies et d'accomplir quelque chose de marquant pour leur famille et leur communauté.

L'apparition et l'affirmation d'une élite ne doit pas faire oublier qu'il reste de très graves problèmes économiques et sociaux dans les terres indiennes, des problèmes de drogue, d'alcool, de chômage et de suicide qui touchent très durement la jeunesse. A ce niveau-là, on ne peut pas vraiment dire qu'il y a eu une amélioration considérable de la situation des Amérindiens. Même parmi ceux qui ont réussi, le taux de suicide reste important. Les exemples ne manquent pas: ainsi, Louis Owens, un talentueux écrivain, a fini par se donner la mort. Chez

beaucoup d'Amérindiens demeure une vulnérabilité particulière, une fêlure, une désespérance.

Peut-on parler de l'émergence d'une élite indienne ?

Grâce à la politique de l'Affirmative Action [discrimination positive], un nombre croissant d'Indiens ont été admis dans les universités américaines dans les années 1970 et 1980. Ils exercent aujourd'hui de nombreuses professions, notamment celles de juriste ou d'architecte. En Amérique du Nord, certains grands musées ont été bâtis par des architectes amérindiens; je pense en particulier au Musée canadien des civilisations de Hull au Canada et au Musée national des Indiens d'Amérique de Washington, qui ont tous deux été conçus par Douglas Cardinal, un architecte indien Blackfoot.

Pour résumer la période 1970-2007, peut-on parler d'une nouvelle conscience indienne ?

Au lieu de dissimuler leur identité - beaucoup d'Indiens y ont été contraints jusqu'aux années 1950 pour trouver du travail, les "nouveaux Indiens" ont pu déclarer : "Nous sommes indiens et fiers de l'être." C'est cette affirmation de leur identité et cet arrachement à leur histoire et à leurs valeurs qui constitue la nouvelle conscience indienne.

L'un des domaines dans lesquels cette affirmation identitaire est encore incomplète, mais de plus en plus vigoureuse, est celui des valeurs spirituelles. L'affirmation par les premiers Américains de leur spiritualité particulière est encore mal comprise. Or la spiritualité fait partie intégrante de la vie indienne et ce combat pour le respect du sacré se traduit aujourd'hui en termes juridiques : respect des lieux sacrés, respect des restes humains, respect des objets sacrés dans les musées, ce qui inquiète d'ailleurs ces derniers. Au sein du Musée national des Indiens d'Amérique, son directeur, Richard West, d'origine Cheyenne, n'hésite pas à dire que les objets ne sont pas inanimés, qu'ils sont vivants et ont un pouvoir. Il convient donc de traiter les artefacts d'une certaine façon. Certains objets ont des vertus curatives, d'autres une force trop grande qui peut les rendre dangereux (c'est ainsi que l'on dissocie le tuyau et le fourneau de la pipe). Certaines pièces sont symboliquement nourries, tandis que d'autres doivent faire l'objet d'une ventilation ou d'une fumigation. Certains objets doivent être exposés dans des vitrines ouvertes pour demeurer en contact avec l'extérieur. L'objet est considéré comme un médiateur entre passé et présent: il raconte une histoire, il est un lien entre les générations.

Les Indiens estiment que le respect du sacré doit s'appliquer dans tous les domaines et à toutes les formes de vie, végétale ou animale. Et la défense de la spiritualité indienne se traduit aujourd'hui par la revendication de nouvelles reconnaissances : reconnaissance du pouvoir d'un objet rituel, reconnaissance d'un site sacré qui ne pourra pas être accessible aux touristes. Tout ce combat pour le respect des valeurs et de la spiritualité indiennes est, à mon avis, le nouvel horizon de la contestation et de la résistance indiennes.

Propos recueillis par Jacques Froment et Bérangère Cagnat pour le courrier International

* Joëlle Rostkowski est ethno-historienne et a écrit de nombreux livres consacrés aux

Amérindiens

Le 12-01-2012 par El Coyotos



Le renouveau indien aux Etats-Unis